



JAMES WYLLIE

FEMMES DE NAZIS

Dans l'ombre de Goebbels, Goering, Himmler...

ALISIO
HISTOIRE

Une plongée fascinante dans les méandres féminins du pouvoir nazi.

Goering, Goebbels, Himmler, Heydrich, Hess, Bormann... derrière ces noms synonymes de pouvoir et d'influence dans l'Allemagne hitlérienne, se cachent Emmy, Magda, Margarete, Lina, Ilse et Gerda. Compagnes des plus hauts dignitaires nazis, elles ont participé à la conquête du pouvoir, se sont tenues au côté de leurs époux, les ont encouragés parfois.

Ferventes idéologues, personnalités fascinées par Hitler ou en quête de pouvoir et de richesse, elles jouèrent un rôle déterminant dans la conduite des affaires du Troisième Reich. Et pourtant, écartées des grands procès qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale, elles furent largement reléguées au second plan de l'Histoire.

Explorant pour la première fois le destin de ces femmes de nazis, James Wyllie pose une question fondamentale : pourquoi ne tient-on pas les femmes autant responsables de l'Histoire que les hommes ?

James Wyllie est auteur et scénariste. Il est notamment l'auteur du best-seller *Goering and Goering* qui explore les relations des deux frères dont l'un deviendra le bras droit de Hitler et l'autre un pilier de la résistance au national-socialisme. Avec *Femmes de nazis*, il signe son grand retour dans l'exploration des arcanes du pouvoir nazi.

Traduit de l'anglais par Sabine Rolland

ISBN : 978-2-37935-120-4



9 782379 351204

21,50 €

Prix TTC France

ALISIO
HISTOIRE

Rayon : Histoire, Essais

ALISIO

L'éditeur des voix qui inspirent

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr**
et sur les réseaux sociaux LinkedIn, Instagram,
Facebook et Twitter !

Alisio s'engage pour une fabrication éco-responsable !

Notre mission : vous inspirer. Et comment le faire sans participer à la construction du meilleur des futurs possible ?
C'est pourquoi nos ouvrages sont imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Titre original : *Nazi Wives,*
The Women at the Top of Hitler's Germany
Copyright © James Wyllie, 2019
Traduit de l'anglais par Sabine Rolland

Suivi éditorial : Laura Bourgeois
Relecture-Correction : Emmanuelle Pavan
Maquette : Sébastienne Ocampo
Design de couverture : Raphaëlle Faguer
Photo de couverture : © Getty Images

© 2020 Alisio,
une marque des éditions Leduc.s
10 Place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon
75015 Paris – France
www.editionsleduc.com
ISBN : 978-2-37935-120-4

JAMES WYLLIE

FEMMES DE NAZIIS

Dans l'ombre de Goebbels, Goering, Himmler...

Traduit de l'anglais par Sabine Rolland

ALISIO
HISTOIRE

J'aimerais remercier mon agent Sonia Land de chez Sheil Land Associates Ltd pour son engagement sans faille et son soutien indéfectible, Gaia Banks et l'équipe des droits étrangers pour avoir permis à ce livre de voir le jour. Je tiens également à remercier Laura Pehinec chez The History Press pour son enthousiasme et son dévouement, Alex Waite pour m'avoir aidé à transformer mon manuscrit en livre et toute l'équipe de The History Press pour leur travail d'excellence. Enfin, un grand merci à mes amis et à ma famille ; sans leur fidélité et leur générosité, cet ouvrage n'aurait pas pu se faire.

Sommaire

Introduction	9
PARTIE I	
À LA CONQUÊTE DU POUVOIR	17
1 Les combattants de la première heure	19
2 Putsch manqué, fugitifs et prisonniers	33
3 Rapprochements et mariages	45
4 Arrivées et départs	65
5 Percée décisive	87
PARTIE II	
LA HAUTE SOCIÉTÉ	107
6 La première dame du III ^e Reich	109
7 Vers le sud, au Berghof	141
8 Dans le cercle fermé des épouses de SS	171
9 Un saut dans l'inconnu	201
PARTIE III	
UNE LONGUE DESCENTE AUX ENFERS	229
10 Guerre et paix	231
11 Pertes et victimes	257
12 Sous pression	283
13 Dans l'impasse	309
PARTIE IV	
TENIR BON	333
14 En prison	335
15 Se souvenir et oublier	353
16 Les dernières années	369
Conclusion	383
Notes	389
Bibliographie	401

Introduction

Le soir du 10 juillet 1937, Bella Fromm, journaliste allemande d'origine juive responsable de la chronique mondaine d'un journal berlinois, décide d'aller voir au cinéma la comédie romantique *The Broadway Melody*. Librement inspiré de la version originale de 1929, le film comprend la chanson à succès *You Are My Lucky Star*, une multitude de personnages qui tentent de monter un spectacle à Broadway, des intrigues burlesques dans les coulisses, des endroits glamour – appartements luxueux et superbes villas – et une scène finale où deux pianos à queue traversent la piste de danse, glissant près d'une troupe de danseurs de claquettes vêtus de chapeaux hauts de forme et de queues-de-pie.

Arrivée devant le cinéma, Bella gare sa voiture et remarque soudain qu'elle a attiré l'attention de deux officiers SS. L'un note sa plaque d'immatriculation pendant que l'autre braque son objectif sur elle et la prend rapidement en photo. Bella comprend la raison de cette surveillance aussi rapprochée lorsqu'elle voit s'arrêter plusieurs grosses berlines décorées de croix gammées. Heinrich Himmler et son épouse Margarete sortent de l'une d'elles et pénètrent dans le cinéma, accompagnés de leur « sinistre garde du corps¹ ». Une fois à l'intérieur, les époux s'installent dans leurs fauteuils – encadrés par leurs anges de la mort – et les voilà partis pour 101 minutes de pur divertissement. Cette scène surréaliste, presque

comique, est aussi particulièrement déroutante au vu de la manière dont Himmler est généralement perçu : comme un pédant dénué de tout humour et un fanatique de la pire espèce dont les fantasmes tordus sur une race germanique supérieure tournent à l'obsession.

Alors pourquoi a-t-il emmené Margarete voir une comédie musicale hollywoodienne sans prétention ? C'est d'autant plus étonnant car, contrairement à d'autres membres de l'élite nazie – y compris Hitler –, Himmler n'était absolument pas cinéphile et ne courrait pas voir les dernières productions de la MGM. Peut-être désirait-il s'offrir un moment d'insouciance et s'échapper du quotidien. Ou a-t-il regardé le film d'un œil critique, y voyant là l'exemple d'une pitoyable décadence de la société américaine. Ou voulait-il simplement faire plaisir à sa femme. Dès le départ, sa boulimie de travail et ses déplacements incessants nuisaient à leur mariage. Ce film était l'une des rares occasions pour Himmler de sortir avec son épouse en tenue de soirée, de commander une flotte de voitures et une escorte de gardes du corps en uniforme, et d'inviter Margarete à voir un film léger.

Malheureusement, nul ne sait si Margarete a aimé *The Broadway Melody* ou si elle était contente que, pour une fois, son mari lui accorde du temps ; qui sait si ce qu'elle a le plus apprécié dans cette soirée n'était pas de rouler dans les rues de la capitale à bord d'un convoi SS et de susciter des frissons de peur mêlée de respect chez tous ceux qui les voyaient passer en trombe ?

*

Parmi les milliers de livres qui existent sur le nazisme, rares sont ceux à s'intéresser aux épouses des grandes figures du régime hitlérien : Gerda Bormann, Magda Goebbels, Carin et Emmy Goering, Ilse Hess, Lina Heydrich et Margarete Himmler. Alors que leurs maris ont laissé une empreinte indélébile sur notre mémoire collective, ces fidèles compagnes qui les soutenaient, les encourageaient et les guidaient ont largement été reléguées au second plan de l'histoire. Si le vécu global des femmes sous le régime nazi a été étudié durant les années 1980, ouvrant tout un champ d'investigation et offrant un tableau complexe et subtil, très loin des stéréotypes véhiculés par la propagande nazie, le vécu particulier des épouses des hauts dignitaires, en revanche, a été négligé.

Pourquoi ? En partie à cause de la nature des documents d'origine, dont beaucoup doivent être examinés avec prudence. Même si une grande quantité de nouvelles informations a été mise au jour durant les dernières décennies, il subsiste des lacunes et des interruptions importantes dans les journaux, les carnets et les lettres qui ont été retrouvés. Sans compter que les autobiographies d'après-guerre rédigées par plusieurs de ces femmes manifestaient une volonté claire de faire passer leurs époux pour des modèles de vertu et de se poser elles-mêmes en spectatrices innocentes ; les mémoires et les souvenirs des personnes qui les ont côtoyées ont nourri une foule d'anecdotes, de rumeurs et de ragots qui n'aident pas à distinguer la réalité de la fiction.

Toutefois, ce type de problématique est inhérent à toute exploration du passé et ne suffit pas à expliquer pourquoi les historiens n'ont pas donné à ces femmes l'importance qu'elles méritent. Ainsi ont-ils accrédité les affirmations de

ces femmes qui revendiquaient une séparation nette entre les vies publique et privée de leurs époux. Or ce genre de déclaration ne tient pas la route. Les nazis cherchaient à contrôler le moindre aspect de la vie de leurs citoyens – nourriture, vêtements, sexualité, humour, célébrations de Noël, etc. Il était donc absurde de parler de séparation entre les sphères publique et privée. Et malgré les privilèges incontestés dont elles jouissaient, les épouses des dignitaires nazis étaient soumises aux mêmes pressions que les autres femmes. Leur vie sociale obéissait à des considérations politiques. On les obligeait à se défaire de liens d'amitié et à rompre brutalement des relations – y compris avec des membres de leur famille. Leur comportement jouait un rôle dans les rivalités au sein même de l'élite, notamment par rapport à Hitler ; perdre les faveurs du Führer pouvait compromettre gravement la carrière de leur mari.

Même si ces femmes n'étaient sans doute pas au courant de toutes les décisions quotidiennes de leurs époux, les preuves des activités criminelles de ces derniers étaient partout : Les œuvres d'art pillées qui s'étaient sur les murs ; les meubles en peau et ossements humains qui restaient planqués au grenier ; les fruits et les légumes issus des jardins des camps de concentration voisins ; les esclaves qui cultivaient leurs terres. Les rituels de la vie familiale – naissances, mariages, obsèques – étaient inextricablement liés à l'idéologie nazie. C'est peut-être la raison pour laquelle il s'est avéré plus facile de croire ces femmes et de les considérer comme des personnages secondaires ; les prendre au sérieux revenait à accepter que leurs époux se soient livrés à des activités normales et aient éprouvé des émotions manifestement humaines. Cela revenait à accepter que, oui, les nazis pouvaient tomber amoureux et se lasser ; se préoccuper des factures,

de leur poids et du choix de l'école de leurs enfants ; organiser des dîners et des pique-niques ; jouer au touriste en vacances. Reconnaître que ces couples n'étaient pas différents des autres à bien des égards crée une forme de dissonance : un sentiment de malaise profond.

Néanmoins, l'histoire de ces femmes éclaire considérablement la nature du régime nazi et la psychologie de ses dirigeants, offrant un regard nouveau sur les événements majeurs qui ont façonné son essor et sa chute. L'objet de ce livre est de retracer leur vie depuis leur engagement dans le mouvement nazi – pour plusieurs d'entre elles avant même la rencontre avec leurs époux – jusqu'aux dénis et illusions de l'après-guerre en passant par les années de lutte, de pouvoir, de déclin et de destruction. Bien qu'elles aient bénéficié d'un train de vie luxueux et d'un statut de VIP, elles ont aussi affronté la séparation, l'infidélité conjugale, le suicide, l'assassinat, l'abandon, l'appauvrissement et l'emprisonnement. Et malgré toutes ces vicissitudes, leur dévouement à la cause de Hitler n'a jamais faibli.

*

Ces femmes, qui possédaient chacune une personnalité singulière et géraient différemment les exigences dont elles faisaient l'objet, se ressemblaient terriblement par leur milieu d'origine. Bien éduquées, elles étaient toutes issues de familles bourgeoises conservatrices – représentatives des professions libérales, de l'entreprise, de l'armée et de la petite noblesse – où le rôle des hommes et des femmes était rigoureusement défini ; quelle que soit sa réussite, trouver un bon mari était ce qu'une femme pouvait espérer de mieux. Leurs parents, qu'ils soient protestants ou catholiques, prenaient la religion au sérieux

et leur ont transmis des valeurs qui ont modelé leurs goûts, leurs centres d'intérêt et leurs opinions politiques : une croyance dans la suprématie de la culture germanique – sa musique, son art, sa littérature, sa philosophie, le génie de ses réalisations scientifiques et son armée invincible ; une dévotion à l'égard du Kaiser (Guillaume II) et de l'État ; une haine du socialisme et la peur d'être dévorées par des masses populaires rebelles. Par conséquent, ces femmes avaient davantage de points communs entre elles qu'avec une ouvrière.

Elles ont grandi à une époque marquée par une transformation rapide de l'Allemagne – notamment le passage d'une société largement agricole à une société industrielle –, un compromis inconfortable entre un système démocratique et un système impérialiste, et des efforts de guerre pour hisser leur pays au rang de grande puissance mondiale dotée d'une flotte importante et de nombreuses colonies. Mais malgré le patriotisme ardent qui régnait alors, il existait aussi un sentiment diffus de crise, de pays en guerre avec lui-même qui tentait péniblement de s'adapter aux pressions de la modernité – à commencer par l'accentuation du fossé entre les classes sociales – et entouré de voisins hostiles. Souffrant à la fois d'un sentiment de supériorité exagéré et d'une angoisse de l'avenir persistante, la bourgeoisie était particulièrement vulnérable à ces tensions.

Le début de la Première Guerre mondiale a semblé apporter un apaisement, car la nation s'est rassemblée en prévision d'une glorieuse victoire. Face au prolongement des hostilités, l'ensemble de la population a été mobilisé pour soutenir l'effort de guerre, tandis qu'une censure

générale et une propagande acharnée ont continué de lui faire miroiter une victoire finale certaine, quel qu'en fût le prix à payer.

Dans l'adolescence de ces femmes – à la maison et à l'école – le conflit était omniprésent. Les chiffres des morts et des blessés sur le champ de bataille, ainsi que les histoires des soldats, ont gagné les salles de classe. Les prêtres se sont mis à prier pour une victoire sur le front. Tout, des jouets aux paquets de cartes, tournait autour du domaine militaire. Les mères, notamment celles qui appartenaient à la bourgeoisie, ont pris part à une vaste opération caritative, soit en organisant des collectes de nourriture, soit en tricotant des chaussettes et des écharpes à envoyer dans les tranchées froides et humides.

La dernière année de guerre a apporté son lot de secousses à un système déjà vacillant : la prise de pouvoir des bolcheviques en Russie qui menaçait d'étendre la révolution de l'autre côté de la frontière du pays et de provoquer des mutineries au sein de l'armée ; l'échec de l'offensive désespérée sur le front occidental qui avait conduit à un retrait des troupes irréversible ; l'effondrement des principaux alliés de l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et la Turquie ; la faim, la malnutrition et la maladie qui sapaient le moral des civils ; les grèves et les manifestations ; les appels à la paix et l'abdication du Kaiser.

Le chaos et la violence qui se sont emparés de l'Allemagne suite à la défaite et à la capitulation ont continué tout au long de l'année 1919, plongeant le pays dans une véritable guerre civile. La gauche radicale a failli prendre le pouvoir avant d'être écrasée à plate couture par les *Freikorps* (les corps francs) – des unités paramilitaires

politiquement à droite constituées d'anciens soldats et de volontaires enthousiastes – auxquels le gouvernement de la nouvelle République de Weimar, passablement en difficulté et tenue responsable des conditions humiliantes (« diktat ») imposées à l'Allemagne par le traité de Versailles, avait donné carte blanche.

Par conséquent, ces femmes sont devenues adultes dans un contexte profondément instable et insécurisant où les certitudes d'hier n'existaient plus et où les conventions civilisées de la génération de leurs parents leur apparaissaient de moins en moins pertinentes. Un peu perdues, elles sont tombées dans les bras d'un prétendu sauveur qui leur promettait la lune.

PARTIE I

À LA CONQUÊTE DU POUVOIR

1

Les combattants de la première heure

Au printemps 1920 Ilse Pröhl déménagea pour s'installer dans un foyer pour étudiants des plus respectables situé dans la banlieue de Munich, bien décidée à profiter des nouvelles opportunités qui s'offraient aux femmes allemandes en matière d'éducation. En effet, les femmes étaient admises à l'université depuis 1900, l'année de naissance d'Ilse. Huit ans plus tard, les premières versions accessibles aux jeunes filles du fameux *Gymnasium* – un lycée classique, payant, qui sélectionne ses élèves à l'entrée et les prépare à l'*Abitur*, l'équivalent de notre baccalauréat – ouvraient leurs portes.

Ces établissements étaient réservés aux filles de familles aisées, mais ce n'était pas un souci pour Ilse : son père, médecin respecté, comptait dans sa clientèle des membres du tribunal administratif de Prusse à Berlin et officiait comme chirurgien militaire en chef dans la garnison d'élite de Potsdam. À l'âge de quatorze ans, Ilse fut donc admise dans l'un de ces lycées prestigieux. Élève brillante, dynamique et appréciée de ses camarades, elle s'intéressait particulièrement à la musique et à la littérature. Mais elle aimait aussi la randonnée et le camping, des activités de plein air extrêmement populaires auprès des adolescents

de familles bourgeoises désireux d'échapper à la grisaille de la vie urbaine. Au départ, ce mouvement de retour à la nature était réservé aux hommes, mais à l'époque où Ilse commença à y participer, il était devenu totalement mixte.

Les années d'adolescence insouciantes de la jeune fille furent assombries par la Première Guerre mondiale. Bien que fervente supportrice des forces armées et patriote convaincue, Ilse subit de plein fouet la réalité de la débâcle qui s'opérait dans le nord de la France lorsque son père, qui avait été affecté à un secteur du front plutôt tranquille, fut tué au printemps 1917.

Cette perte douloureuse fut aggravée par le choc de la défaite et les soulèvements qui menaçaient de provoquer la dislocation de l'Allemagne. Puis, durant la dernière année de lycée d'Ilse, sa mère se remaria avec un directeur de musée et la famille partit s'installer à Munich avant que la jeune fille obtienne son examen d'entrée à l'université. C'est ainsi qu'au lieu de rester avec sa mère et son beau-père, Ilse manifesta son désir d'indépendance en prenant une chambre au sein du foyer de jeunes gens.

Un soir, elle y rencontra un autre étudiant, un grand jeune homme portant un uniforme tout râpé et déchiré qui se présenta d'un ton bourru : il s'appelait Rudolf Hess et avait vingt-six ans. Elle fut aussitôt frappée par son physique maigre et anguleux, ses sourcils épais qui semblaient faits pour se rejoindre au centre de son front, ses yeux enfoncés et son expression égarée. Malgré cette rudesse, Ilse fut immédiatement attirée par lui. Était-ce réciproque ? Impossible à dire. Parmi toutes les personnalités nazies, Rudolf Hess était le plus énigmatique. Des dizaines d'experts, des psychiatres aux historiens, ont

tenté de le comprendre – en vain. Hess était une énigme pour lui-même. Dans une lettre à l'un de ses amis, il s'avouait déchiré entre deux aspects opposés de sa personnalité : l'une qui rêvait d'une existence quasi monacale à contempler les mystères de l'Univers, et l'autre, barbare et sanguinaire, qui avait soif de guerres et de batailles.

Mais ce fut précisément ce double visage, celui du penseur et de l'homme d'action, qui plut à Ilse. L'uniforme tout effiloché qu'il portait ce soir fatidique – et que la jeune femme reconnut immédiatement – appartenait au célèbre régiment des corps francs de Franz von Epp que Rudolf Hess avait rejoint en 1919 au cours du violent renversement de la gauche munichoise.

Hess était aussi un ancien combattant décoré de la Croix de fer pour sa bravoure – il avait été blessé à deux reprises. Lors de la terrible bataille de Verdun où il fut témoin de « toutes les atrocités possibles et imaginables¹ », il reçut des éclats d'obus ; et alors qu'il menait une attaque d'infanterie en Roumanie, il fut touché à la poitrine. Une fois rétabli, il suivit une formation de pilote de chasse, satisfaisant ainsi un désir de voler longtemps réprimé, mais la guerre prit fin avant qu'il puisse faire ses preuves au combat.

Le petit Hess grandit à Alexandrie, dans une magnifique villa au bord du désert – un environnement qui avait contribué à développer son sens mystique. Très strict en matière de discipline, son père, à la tête d'une société d'import-export, considérait que le jour le plus important de l'année était l'anniversaire du Kaiser. Hess se sentait plus proche de sa mère, une femme douce et intelligente qui a encouragé son intérêt précoce à l'égard de l'astrologie.

En 1908 la famille rentra en Allemagne. Hess avait alors quatorze ans. N'ayant passé que des étés dans son pays, l'adolescent fut tout excité de voir la neige pour la première fois. Envoyé en pension, il resta en marge. Élève travailleur, il décrocha son *Abitur* et poursuivit à contre-cœur des études de commerce ; mais ses mauvais résultats furent source de discorde avec son père. À l'éclatement de la Première Guerre mondiale, Hess était à un tournant de sa vie. Il voulait étudier à l'histoire à l'université, mais son père comptait sur sa participation à l'entreprise familiale. La situation ne s'apaisa que lorsque le jeune homme s'engagea dans l'armée.

Une fois la guerre terminée – et l'entreprise de son père réquisitionnée par les Britanniques –, Rudolf fut libre de poursuivre des études d'histoire et d'économie. S'il entretenait des contacts avec la *Société de Thulé* (une organisation semi-secrète qui étudiait la mythologie aryenne et les civilisations nordiques préhistoriques), c'est Karl Haushofer, son professeur de géopolitique quinquagénaire, qui exerça une influence intellectuelle majeure sur lui. Ayant réussi à associer une carrière militaire et des études universitaires, Haushofer avait développé le concept du *Lebensraum*, l'espace vital. Après avoir visité le Japon, il avait conclu que les chances de réussite d'une nation dépendaient de la quantité d'espace vital à sa disposition. Même s'il ne jugeait pas Hess particulièrement intelligent, il admirait sa force de caractère. Le professeur et sa famille considéraient le jeune homme comme leur fils adoptif. Cette étroite amitié, qui incluait également Ilse, dura des décennies, avec des résultats mitigés pour l'ensemble des personnes concernées.

Malgré l'aversion de Hess pour l'amusement et la légèreté, Ilse se mit en tête de le séduire et ils commencèrent à se fréquenter. La relation n'était que platonique. Toujours vierge, Hess ne manifestait aucun intérêt pour la sexualité : durant les quelques années qui suivirent, leur relation fut dénuée de toute dimension charnelle. En revanche, ils cultivèrent activement un lien spirituel fondé sur leur amour commun de la culture germanique, notamment des écrivains et des compositeurs de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle. Ils admiraient tout particulièrement le poète et philosophe Friedrich Hölderlin dont les œuvres de jeunesse célébraient la nature et les œuvres tardives la gloire de Dieu. Ilse offrit à Hess un exemplaire du roman métaphysique de Hölderlin, *Hypérion*, en y ajoutant une dédicace pleine de lyrisme ; leur amour était « d'une puissance infinie, mais doux et délicat comme leur esprit », tandis que leurs « cœurs battaient plus fort que les vagues battues par le trident du dieu de la Mer qui règne sur les eaux² ».

Toutefois, ce fut leur réponse commune à Hitler qui forgea leur lien indéfectible. Tous deux étaient convaincus d'avoir trouvé l'homme providentiel, venu pour sortir l'Allemagne du gouffre et la conduire sur le chemin de la gloire. Peu après leur première rencontre, Hess eut l'occasion d'entendre parler Hitler dans le cadre d'une petite réunion politique. Incapable de réfréner son enthousiasme, il rentra au foyer en courant et s'engouffra dans la chambre d'Ilse, tout excité, ne tarissant pas d'éloges sur cet homme incroyable et son message galvanisant. Quelques semaines plus tard, Ilse l'accompagna à une autre réunion de sympathisants nazis et, elle aussi, fut impressionnée. Son enthousiasme inconditionnel envers l'idéologie toxique de Hitler se perçoit clairement dans une lettre qu'elle écrivit

à une amie étudiante et dans laquelle elle ne tente même pas de modérer son opinion : « Nous sommes antisémites. Constamment, rigoureusement, sans exception. Les deux piliers de notre mouvement – national et social – sont ancrés dans la signification de cet antisémitisme³. »

À l'automne 1920 Ilse obtint son *Abitur*, s'inscrivit à l'université en littérature germanique et en bibliothéconomie à temps partiel et commença à travailler dans une librairie ancienne. Hormis quelques échappées dans la campagne environnante, elle passait la majorité de son temps libre à travailler pour le mouvement nazi : elle distribuait des tracts, collait des affiches, collaborait au journal du parti et assistait Hess lorsque ce dernier, désormais rallié à la cause de Hitler, mettait sa vie en jeu au cours des fréquentes bagarres qui opposaient les sympathisants nazis et leurs ennemis de gauche.

En reconnaissance de leurs efforts, Ilse et Hess obtinrent le privilège de faire partie des plus fidèles compagnons de Hitler et de partager ses moments de détente. Ilse – et bien d'autres – ont décrit à quel point Hitler aimait rire de bon cœur ; il n'était pas du genre à raconter des blagues, mais faisait des imitations et n'aimait rien tant que d'écouter une histoire drôle bien racontée, à condition, bien sûr, qu'elle ne fût pas à ses dépens.

*

Timide et sensible, Gerda Buch était une fillette rêveuse et dotée d'un grand sens artistique lorsqu'elle rencontra Hitler pour la première fois. Ce dernier la prit rapidement sous son aile et elle l'appela très vite « Oncle Adolf ». Hitler s'intéressait tout spécialement à la jeunesse – notamment

aux fillettes et aux adolescentes – et aimait bien jouer le rôle du protecteur endossant la responsabilité de leur bien-être culturel, politique et moral. À l'époque, il portait l'essentiel de son attention sur la petite Henriette Hoffmann, âgée de neuf ans, fille de Heinrich Hoffmann, l'un de ses plus proches associés qui allait devenir son photographe personnel. Tous les après-midi, pendant que la fillette s'exerçait au piano, Hitler testait ses connaissances des mythes et du folklore germaniques. Même s'il passait moins de temps avec Gerda, il lui prodiguait la plus grande attention à chaque fois qu'il rendait visite à ses parents.

Si Hitler était aussi présent dans la vie de Gerda, c'est parce que le père de cette dernière, Walter Buch, était un militaire de carrière qui avait rejoint l'armée en 1902 à l'âge de dix-neuf ans. Gerda était née en 1909, un an après que son père eut épousé sa mère. Il était déjà lieutenant en 1914, et l'un des rares à ne pas être issu d'un milieu aristocratique. Envoyé sur le front occidental, Buch avait été graduellement promu jusqu'à commander tout un bataillon. En 1918 il avait démissionné – dégoûté par les conditions de paix imposées par les Alliés qui avaient réduit sa chère armée à seulement 100 000 hommes – et rejoint les autres anciens soldats mécontents qui travaillaient à l'usine aux alentours de Munich et pansaient leurs plaies après la dissolution des corps francs et l'échec du putsch de Kapp, un coup d'État lancé au printemps 1920 et brisé par la plus grande grève générale de l'histoire de l'Allemagne. Sympathisant de Hitler, Buch n'avait pas tardé à tomber sous son charme, déclarant que cet homme « avait été envoyé au peuple allemand par la grâce de Dieu⁴ ».